Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Journal d'un hypnotisé

André Major

Volume 27, numéro 5 (161), octobre 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60419ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Major, A. (1985). Journal d'un hypnotisé. *Liberté*, 27(5), 149–153.

ANDRÉ MAJOR

jeudi 23 mai

Autour de nous, des tas de gens incapables de s'accommoder de leur insignifiance — et qui donc y échapperait? — se jettent dans n'importe quel courant idéologique ou religieux et s'y débattent avec fureur sans comprendre que les autres n'en fassent pas autant. Qu'il fait bon, semblent-ils dire, ne plus tituber misérablement dans un quotidien vertigineux!

mercredi 29 mai

Est-on vraiment condamné, comme le croit Jean-Patrick Manchette, à pasticher les modèles littéraires du passé? Si c'était le cas, mieux vaudrait se taire et relire les classiques. Pasticher un modèle n'a de sens que si on a l'ambition, comme Cervantès et Flaubert, de l'épuiser et de le dépasser. Mais ce genre de spéculations, s'il peut faire l'objet d'intéressants débats entre habitués de colloques, risque de stériliser le praticien de l'écriture. A moins que les inconditionnels de Joyce et de Beckett aient raison et qu'il ne nous reste plus qu'à nous murer dans un silence exemplaire et expiatoire en quelque sorte. J'incline plutôt à penser que n'étant pas finie, n'étant jamais finie, l'expérience humaine recèle une bonne part d'inédit, laquelle secrète ou tout au moins suggère une approche esthétique adéquate. Qui peut aussi bien se définir en termes post-joyciens qu'en d'autres termes, comme en témoignent la diversité des tentatives romanesques actuelles, de Handke à Styron en passant par Kundera, Calvino et Cortazar. On peut les aborder sans avoir constamment à l'esprit la question

de savoir s'ils font ou non avancer la mécanique du genre. Le défi actuel de l'écrivain consiste à naviguer entre les écueils d'un avant-gardisme et d'un passéisme formels également stériles.

vendredi 31 mai

Après avoir tout misé ou presque sur l'état, voilà qu'il nous faudrait revenir à bride abattue aux exaltantes aventures de la libre entreprise. L'idéologie se consomme au même rythme que le reste, vedettes de la chanson ou bières brassées chez nous mais que vous vous souvenez d'avoir bues à Copenhague ou à Cape Cod. Quand le bon sens et l'équité ne viennent pas les pondérer, les idéologies ne tardent pas à dérailler, à droite comme à gauche. Il y a dix ans, il n'y en avait que pour le bonheur collectif, socialisé à outrance; il n'y en a plus que pour le risque individuel et les lois du marché. Et demain, quand les excès de la vague libérale auront dégoûté à peu près tout le monde?

mercredi 3 juillet

Il n'est pas encore six heures. Une rumeur intermittente me maintient en état d'alerte: les appels criards des mouettes, le fracas de la douche de la chambre voisine ou encore le crissement de pas dans le gravier du parking. Je suis tout entier attentif aux indices de cette renaissance du jour, histoire de tromper la faim qui accompagne invariablement mon réveil, depuis ma plus lointaine enfance. Je me revois marchant sur la pointe des pieds, grelottant dans l'air cru — comme on disait chez nous — puis me réfugiant dans la véranda qui donnait sur le soleil levant. Je pouvais rester là une heure ou deux, tant que ma mère ne se levait pas pour allumer le feu, jouissant de l'absolue splendeur du paysage qu'embaumaient les fleurs, les herbes et les résineux, les pins surtout. Les matins de grand faste, un bol de lait caillé m'attendait où je vidais une pleine poignée de framboises ou de mûres quand j'avais eu le courage d'aller en cueillir dans les champs avoisinants. Mais

je mentirais si je n'avouais pas que ce plaisir de renouer avec la vie et cette attente délicieuse du moment où, enfin, je me repaîtrai des réconfortantes odeurs de cuisine sont parfois gâchés par la fulgurante pensée qu'ils pourraient m'être retirés demain ou dans dix ans. Cela ne dure que le temps d'un pincement au cœur. Juste assez pour me rappeler que s'il y a bien des choses qu'on peut apprendre avec le temps, l'art de sourire à la mort n'est pas d'un apprentissage aisé.

vendredi 5 juillet

C'est la troisième et dernière journée que nous passons à Pointe-au-Pic. Le soleil, enfin de retour, baigne la petite auberge inconfortable où nous sommes installés d'une lumière qu'aucun brouillard ne tamise. Assis depuis l'aube à la terrasse qui surplombe le fleuve éblouissant comme un miroir, je ne pense strictement à rien — ce qui n'est pas si facile — et j'arrive à m'oublier dans la pure contemplation du levant. Autour de moi, les pivoinés s'ouvrent à la chaleur tardive du soleil de juillet. Des odeurs printanières de lilas me viennent avec la brise molle. Ne me manquent qu'une lente musique japonaise et l'insinuante odeur du café. Voir le soleil se lever devrait pourtant me suffire, à l'âge que j'ai. Mais nous sommes faits d'appétits plus grands que nous — en quoi d'ailleurs nous nous distinguons des autres espèces vivantes.

lundi 22 juillet

Il paraît que, faute d'une bonne escouade routière, les Québécois conduisent comme des fous et se tuent plus allégrement qu'ailleurs. Clément Marchand voit là, avec ce cynisme débonnaire qui le caractérise, une excellente méthode de sélection naturelle. Mais il nous faudrait tout de même, pour corriger notre incivisme, des flics à tous les carrefours. Mais les flics, chez nous, sollicités comme ils le sont par leurs préoccupations syndicales, ont tout juste le temps d'organiser des manifestations de solidarité

contre un Etat dont la malveillance à l'égard de ses salariés est un scandale plus grand encore que tous les apartheid. Résultat: les névrosés de la route ont une marge de manœuvre dont seuls les Italiens peut-être jouissent encore dans ce monde où la réglementation freine les instincts de la bête humaine. Le hic, c'est qu'il arrive que de pauvres innocents finissent par heurter de front ceux qui ont le pied lourd. On ne peut pas tout avoir: le goût de la bière et le respect des autres.

vendredi 2 août

On est là, immobile, apaisé, comme un veilleur solitaire, devant le feu qui ronge d'énormes bûches fumantes d'où fument avec des pets secs des étincelles. Certaines s'éteignent en chuintant dans l'étang tout proche alimenté par un torrent qui, seul, se fait entendre dans le calme du soir. On est là, appuyé sur le bâton qui sert de tisonnier, l'air de simplement veiller sur le brasier de plus en plus rougeoyant, mais on se rappelle ces dix étés passés ici, le tout premier surtout, alors que le chalet de rondins se perdait comme un nid dans le feuillage touffu des bouleaux argentés qui l'encerclaient. La route était à peine carrossable, l'électricité ne s'y rendait pas encore, et le soir, rentrant fourbus de la corvée, il nous fallait allumer les fanaux et le réchaud qui fonctionnaient au naphta, et puis pomper l'eau dans un seau. Il y avait déjà un grand feu où périssaient les débris des abattis. A tour de rôle, nous y montions la garde, à la fois satisfaits de ce qui avait été fait et découragés de ce qui restait à faire. Nous ne lâchions pas, pris au jeu, pris au piège aussi, malgré la rentrée qui approchait et le sage signal que le corps nous transmettait.

D'un été à l'autre, c'est la même histoire: au bout de quelques jours de repos, nous construisons un pont ou une remise, nous libérons un peu de ciel autour du chalet, nous en prenant de préférence à l'engeance maudite de l'épinette et du sapin, n'épargnant que le bouleau blanc, l'érable et le thuya. Et puis, dégoutés des mœurs artisanales, nous avons

ouvert la porte à l'électricien, fait du terrassement, semé du gazon et planté des fleurs. En moins de dix ans, nous sommes passés de l'ère des pionniers à celle des villégiateurs. Et l'espèce de chantier où nous nous étions en quelque sorte réfugiés commence à avoir une allure champêtre.

La semaine dernière, il y a eu corvée de peinture. On croit n'en avoir que pour un jour ou deux, et puis ça dure trois, quatre jours. Mais cela ne nous a pas empêchés d'aller entendre l'Ensemble Claude-Gervaise ni de pester une bonne dizaine de minutes contre les méfaits de l'apartheid. Le chalet peint, comme le fond de l'air demeurerait frais, nous avons rallumé le feu à même les débris calcinés de l'été précédent et nous avons poursuivi notre lutte à finir avec les trembles pourris et les épinettes séchant debout. C'est ainsi qu'on se retrouve, le soir venu, appuyé sur un bâton, oubliant qu'on a une chronique à envoyer à *Liberté*. On l'oublie d'autant plus volontiers qu'on devra plier bagages très bientôt pour retrouver d'autres corvées, d'autres plaisirs, d'autres soucis. A vrai dire, on n'a pas vraiment oublié. Le matin, tandis que la maisonnée dort encore, on se lève pour corriger ces notes prises à la sauvette sur un bout de papier et qu'on relit avec un peu d'agacement parce que, vraiment, ça manque de fini.

A ceux qui nous demanderont ce que nous avons fait de nos vacances, oserons-nous avouer que nous avons eu bien du plaisir en dépit de la pompe à eau qui pompait de l'air et qu'il a fallu démonter, réparer tant bien que mal et remonter? Oui, imaginez-vous que, même si l'électricité est entrée chez nous, nous en sommes toujours à pomper l'eau du torrent dans un seau. Comme quoi, bien que Dieu existe, il y en a qui se paient le luxe de s'en passer.